

## Eric Gans - Qui suis-je ?

J'ai fait la connaissance de Girard en 1960, lorsque je suis arrivé à Baltimore à l'âge de dix-neuf ans pour poursuivre un doctorat à la Johns Hopkins University. La gloire de Hopkins à l'époque était le grand érudit judéo-allemand Leo Spitzer, échappé aux nazis comme tant d'autres. Mais par malheur Spitzer est mort un mois ou deux avant mon arrivée, de sorte que j'ai débarqué dans un département en deuil. Dans ce petit monde, où il n'y avait que cinq ou six professeurs pour toutes les langues romanes, Girard, encore dans la trentaine et pas encore très connu, était de loin le plus charismatique et le plus brillant. Il allait bientôt faire sa réputation avec *Mensonge romantique et vérité romanesque*, qui a paru dans le courant de cette même année universitaire.

René a dirigé ma thèse, sur les œuvres de jeunesse de Flaubert, très assidument, mais d'une main légère, attentif surtout à m'encourager à bien m'expliquer et à combattre une fâcheuse tendance à ce qu'il appelait le dandysme intellectuel - attitude qui n'était pas étrangère à cette même French theory que René allait tant faire pour répandre aux Etats-Unis avec un colloque historique à Hopkins en 1966.

Muni de mon doctorat, je développais des notions empruntées à l'école de Gregory Bateson - le théoricien du double bind -, en particulier celle du paradoxe pragmatique qui me semble encore être au cœur de l'expérience esthétique et plus généralement de tout phénomène culturel. Parmi mes écrits de cette époque se trouvent un « essai » sur « l'esthétique paradoxale », une étude du « drame tragique » de Musset, et de petits volumes sur la *Mosaïque* de Mérimée et la tirade du labyrinthe de *Phèdre* - que je considère toujours comme le passage le plus « performant » de la littérature française.

Mais il me manquait pour situer ces analyses une anthropologie fondamentale. C'est ce que Girard a fourni apporté en 1972 avec *La Violence et le sacré*, le premier ouvrage, depuis *Totem et tabou* de Freud soixante ans plus tôt, à offrir, avec une envergure intellectuelle et une information anthropologique qui dépassent de loin l'horizon freudien, le modèle d'une scène originaire collective.

Il avait manqué à la collectivité « patrocentrique » de Freud l'élément fondamental de l'humain qui est la représentation. Sans doute la description que Girard fait de ce qu'il appelle le « mécanisme victimaire » ne met pas cet élément en avant, mais il n'en est pas moins essentiel à son propos. Car malgré son silence au sujet du langage, la désignation collective de la victime comme cible de la violence « unanime » est déjà, pour ainsi dire sans le savoir, l'énonciation d'un signe symbolique, en fin de compte, d'une locution. Assaillir la victime qu'on a montrée du doigt - à la différence du meurtre du père-roi freudien qui n'a pas besoin d'être ainsi représenté parce qu'il occupe déjà la position centrale - c'est créer « pour la première fois » la configuration uniquement humaine de l'attention conjointe partagée que notre espèce a vouée à un si grand avenir.

Pour compléter l'anthropologie générative, le dernier élément catalyseur m'a été fourni à la fois par *Des choses cachées depuis la fondation du monde* (1978), où Girard révélait pour la première fois sa pensée religieuse, et surtout par un semestre passé à ses côtés à Johns Hopkins cette même année - qui devait être mon dernier contact intensif avec lui. C'est à la suite de cette visite que je me suis mis à construire le système qui a vu le jour en 1981 avec *The Origin of Language*.

Pour ceux qui lisent l'anglais j'ai raconté plus en détail mes rapports intellectuels avec René dans un petit volume intitulé *The Girardian Origins of Generative Anthropology*, accessible gratuitement en ligne à <http://www.imitatio.org/uploads/media/Gans-GOoGA.pdf>

\*

\* \*

J'ai commencé mes Chroniques américaines (<http://www.anthropoetics.ucla.edu/views>) il y a vingt ans, à une époque qui semble aujourd'hui étonnamment lointaine. Les années 1990 furent une dernière « belle époque » où l'Amérique et l'Occident tout entier célébraient leur victoire dans la Guerre froide, victoire non seulement pacifique mais qui laissait prévoir un rapprochement voire une fusion du bloc soviétique avec le nôtre. C'était le moment où Francis Fukuyama occupait les manchettes des revues de science politique avec sa déclaration téméraire que cette victoire inaugurerait la « fin de l'histoire » pressentie par Hegel au moment des conquêtes napoléoniennes. On aurait donc atteint avec la démocratie libérale, qui joignait au marché économique « libre » un mécanisme électoral qui constituait en parallèle un « marché » politique, l'apogée de l'organisation sociale humaine.

Je continue de respecter la part de vérité dans cette perspective : ce ne sont pas les accomplissements de la Chine capitaliste-autoritaire ni encore moins ceux du nouveau « califat islamique » qui mettront en doute la supériorité du double marché économique et politique pour ce qui est de la libération des énergies humaines productives et expressives. Sans doute Fukuyama, qui tenait un peu trop à l'aspect publicitaire de sa thèse et qui subissait un peu trop aussi l'influence hypnotisante d'Alexandre Kojève, n'a-t-il pas assez insisté sur l'aspect pré-historique de cette « histoire » hégélienne, qui finit avec la révélation totale du Weltgeist, et qui devait être suivie par ce que Marx appellerait le « royaume de la liberté ». Mais hélas, plus de vingt ans après « la fin de l'histoire », nous sommes encore empêtrés dans des questions basement « historiques ».

Sous la présidence de Clinton (1993-2001) il y eut déjà un certain nombre d'attentats islamiques en Occident, y compris celui contre le World Trade Center en 1993, mais aucun incident d'avant 2001 n'avait suffisamment d'envergure pour faire croire au « choc des civilisations » auguré par Samuel Huntington en 1993. Depuis, la situation est devenue bien plus grave. Aujourd'hui comme jamais l'Occident judéo-chrétien et euro-américain a besoin de présenter un front uni contre les forces destructrices qui se trouvaient naguère à l'intérieur de lui (nazisme, stalinisme), mais qui depuis la fin de la Guerre froide se concentrent dans l'Islam militant. Car bien que la Chine semble s'affirmer de plus en plus sur le plan tant militaire qu'économique, sa rivalité avec les Etats-Unis ne vise nullement à les conquérir et encore moins à les détruire. Et Poutine, bien que d'un aventurisme inquiétant pour les anciennes « colonies » soviétiques, est au fond un défenseur de l'Occident. Son alliance avec l'Iran chiite n'est pas tant anti-américain ni anti-chrétien qu'anti-sunnite.

L'Etat islamique, c'est autre chose. Il inquiète moins par sa puissance militaire - qui ne cesse pourtant de croître - que par sa force spirituelle. On a tort de voir dans son théâtre barbare l'expression d'une sauvagerie déchaînée - il s'agit d'actes de foi (autos da fè) mis en spectacle d'une manière savante pour illustrer devant des adhérents en puissance la discipline terrible de la soumission conquérante qui est depuis toujours la marque authentique de l'Islam.

Je pense que le document le plus effrayant du nazisme n'est pas un quelconque discours de Hitler mais l'allocution de Himmler aux SS en 1943 : « La plupart d'entre nous savent ce que c'est que cent cadavres alignés les uns à côté des autres, ou 500, ou 1.000. Avoir tenu dans ces circonstances-là et, à part quelques cas exceptionnels de faiblesse humaine, être restés honnêtes, cela nous a endurcis. C'est une page glorieuse de notre histoire (elle n'a jamais été écrite, et ne le sera jamais). » Massacrer par centaines, par milliers, ce n'est pas un déchaînement libidinal, c'est l'accomplissement d'un devoir sacré. C'est cette mise en œuvre d'une violence disciplinée et sans pitié qui est le point de contact le plus frappant entre le djihadisme et l'hitlérisme - sauf que ce dernier, pratiqué en territoire chrétien, dut garder le silence sur ce que Daech étale en plein jour. Voilà la leçon de ces vidéos de décapitations et d'autres atrocités qui font tant de recrues pour eux.

Mais il est trop tôt pour désespérer. Notre vieille culture occidentale a autre chose à offrir à sa jeunesse qu'un choix entre l'hédonisme et la décapitation. Seulement il faudra qu'en suivant l'exemple de René Girard, nous approfondissions les racines religieuses et anthropologiques de cette liberté spirituelle qui est le grand don de l'Occident au monde. Voilà donc la mission de ces « Chroniques d'outre-Atlantique », où je chercherai à mettre en avant tout ce qui nous donne des raisons de croire au renouveau de l'esprit occidental.